

«La terre étonnamment petite» du grand voyageur Paul Morand

*Daniel
Leuwers*

Université de Tours

*L*e paradoxe vécu par ce grand voyageur qu'est Paul Morand, c'est qu'il en vient à trouver la terre trop petite pour lui. En 1926, dans un charmant livre publié chez Grasset («Cahiers verts»), l'écrivain constate amèrement que l'ailleurs dont on rêve n'est «rien que la terre» – cette terre bien prosaïque et réelle.

Pour éviter ce qui pourrait à la longue devenir un gouffre carcéral, Morand use de plusieurs tactiques qui oscillent entre la tentation de pratiquer un voyage purement immobile avec les yeux toujours grands ouverts sur les atlas et le culte effréné de la mobilité. Il s'agit dans les deux cas de contrecarrer l'usure du temps par une occupation diplomatique de l'espace.

Le problème récurrent avec Paul Morand, c'est que son enthousiasme pour le voyage s'estompe à mesure qu'il l'entame. Ce qui est beau pour lui, c'est le temps qui précède le départ. Et le voyage n'est finalement pour lui qu'une recherche de soi – quand ce n'est pas d'un «chez soi»! Les «Adieux à l'Occident» – c'est le titre d'un des chapitres de *Rien que la terre* – le ramène d'emblée à la pensée de l'Occident qu'il en vient même à qualifier d'«Extrême-Occident» (23) comme pour contrebalancer sa dérive vers l'Orient extrême. Sur son bateau, Morand se remémore une conversation qu'il a eue avec Paul Claudel, peu avant son départ. L'Extrême-Orient n'est donc envisagé qu'avec l'onction du grand poète-diplomate qui a vécu en Asie et s'en est fortement inspiré. Paul Morand ne part pas à l'aventure, il ne se déleste de rien.

Il campe sur son savoir et ses supposées valeurs – qu’il énonce ainsi, d’entrée:

La beauté affreuse de notre époque c’est que les races se sont mêlées sans se comprendre ni avoir eu le temps de se connaître et d’apprendre à se supporter. (13)

Paul Morand ne va donc pas à la rencontre de l’autre – lui qui entend demeurer dans les sages limites de sa race, la race blanche, européenne – et, mieux encore, française – marquée par «ces redressements désespérés, cette lutte forcenée contre le chaos, ces réactions aryennes de la cellule, ce culte des individualités héroïques» (252).

A peine Morand s’installe-t-il à Tokyo qu’il compare un de ses quartiers à un «Kremlin-Bicêtre installé sur des Champs-Élysées foudroyés» (33). A peine arrive-t-il à Yokohama qu’il se réjouit d’être invité dans un Cercle français où il peut finir son «dîner en mangeant du Brie et du beurre des Charentes, venus à travers la Mer Rouge et les typhons, dans la chambre froide des Messageries» (35-36). Paul Morand voyage, lui aussi, comme un fromage de Brie bien à l’abri dans une chambre froide! Il ne goûte guère aux saveurs du pays qu’il traverse. Son œil peut à la limite être requis par certaines beautés féminines, mais l’hygiène semble lui en interdire la consommation.

La seule évocation sexuelle dans *Rien que la terre* se situe au terme du périple de Morand. «C’en est fini de la pâleur perverse d’Asie» (229) écrit-il avant d’arriver à Djibouti où il passe «la soirée dans la case d’une négresse» dont il précise qu’on la lui «avait offerte» et qu’elle «mesurait deux mètres vingt de haut» (230). Le détail vise évidemment à faire sourire le lecteur et à placer Morand en position d’apparente infériorité, d’autant qu’il se déleste de toute culpabilité (cette négresse est un cadeau comme on est fait aux hautes personnalités). La description de sa nuit se teinte d’accents littéraires (Morand se compare implicitement à Baudelaire avec Jeanne Duval):

En touriste baudelairien, je parcourus son ventre immense, orné de tatouages qui soulevaient l’épiderme, en relief, comme les livres pour les aveugles. (230)

L’homme riche de culture (occidentale, évidemment) et qui écrit des livres se sent supérieur à cette sauvage qui ne sait pas lire et dont le langage est rudimentaire. Au terme de cette nuit, Morand donne la parole à sa

compagne (cas unique dans le livre) sous cette forme «petit nègre» qui est l'apanage («Y'a bon, Banania!» ...) des racistes de tout poil:

Ti pas soldat. Ti argent. (231)

Et Paul Morand de conclure (pour faire sourire, encore une fois, son lecteur?):

De tels monuments sont à l'honneur de nos colonies. Pour me suivre à Paris elle demandait trois mille francs. Le Président de la République aurait-il accepté mon cadeau? (231)

Morand se situe donc du côté des puissants et insiste sur la vénalité des populations exotiques à l'égard desquelles la colonisation doit être poursuivie, pour le plus grand bien de la République française.

Car, à la fin de son livre, c'est la France qui importe pour Morand. L'Europe vers laquelle il entame son retour du bout du monde n'est pas même capable de rivaliser avec ces «continents massifs» que constituent «Afrique, Asie chinoise, Amérique du Nord» et qu'il décrit «en forme de massue et de casse-tête» (251).

Lorsque apparaît le «premier phare de France» (253), l'écrivain fait montre d'une certaine appréhension. Personne dans le bateau n'a le sentiment d'arriver dans un pays promis à un «avenir clair» (254) comme cela se produit quand un navire est en vue de New York. L'écrivain qui a magnifié la France quand il était ailleurs la considère soudain avec un regard sceptique dès lors qu'il est sur le point de la rejoindre. Un certain relativisme teinte donc les dernières pages d'un livre où les comparaisons incessantes entre les nations et les races ont servi finalement de base rhétorique, alors que la leçon essentielle à tirer de cette propension au voyage est que prime avant tout le «mirage de l'éloignement dans l'espace qui, moins heureux que celui du temps, attend encore son Proust» (239).

Etre le Proust de l'espace, c'est ce à quoi aspire Morand dont *Tendres Stocks* a eu l'insigne honneur d'être préfacé par le romancier de la *Recherche*. Mais Paul Morand sait qu'il a manqué sa cible dans ce livre trop englué dans des considérations de supposée supériorité raciale. Une marque d'époque? C'est ce que tentent de dire, pour le défendre, les zélés de l'écrivain. Mais il est loisible de leur répondre qu'à la même époque (*Rien que la terre* est publiée en 1926), André Breton et les surréalistes campaient

sur d'autres positions, anticolonialistes, ouvertes, désireuses d'échanges véritables. Et qu'on ne fasse pas passer pour un procureur impitoyable, celui qui se contente de dire aujourd'hui que l'excellent styliste – que fut et que reste Paul Morand – a par trop bridé son écriture au point qu'elle nous parvient aujourd'hui vieillie, sinon insupportable.

Tristesse des livres qui manquent leur cible et perdent ainsi la fraîcheur qui semblait pourtant les avoir mus.



Opere citate, Œuvres citées,
Works Cited, Zitierte Literatur



Morand, Paul. *Rien que la terre*. Paris: Grasset, «Les Cahiers verts», 1926